

Le monstre est-il un homme comme les autres?

Clarisse Dehont

Number 139, Fall 2005

La littérature fantastique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dehont, C. (2005). Le monstre est-il un homme comme les autres? *Québec français*, (139), 45–47.

Le monstre est-il un homme comme les autres ?

>>> CLARISSE DEHONT*

Lorsqu'il publie *Le château d'Otrante*, en 1764, pour se démarquer du roman réaliste du XVIII^e siècle, Walpole pose les bases de ce qui deviendra le roman gothique, considéré comme l'ancêtre du roman fantastique actuel. Suivi par de nombreux émules, qui œuvrent principalement entre la publication de ce roman et celle du *Frankenstein* de Mary Shelley, en 1817, l'auteur anglais accorde une grande importance au cadre architectural (un château moyenâgeux) pour faire naître l'épouvante, ce qui explique le nom du courant. Basé sur une dichotomie manichéenne simple (le Bien opposé au Mal), le roman gothique présente souvent des personnages stéréotypés répondant chacun à une fonction précise (le méchant tyrannique, le héros, la pure jeune fille persécutée). Les séquences narratives sont également souvent relativement simples : proches de celles qui sont observées dans les contes, elles se limitent en général à une situation initiale, à une épreuve et à une situation finale qui marque la victoire du héros, de la belle héroïne

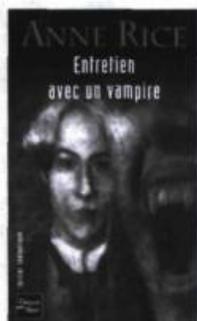
et ainsi du Bien, le méchant étant, pour sa part, châtié. Mais par-delà ces stéréotypes, le succès du courant vient de la terreur qu'il cherche à susciter chez le lecteur. Pour ce faire, l'auteur a principalement recours aux ambiances (cryptes, châteaux, cimetières...), à la tension dramatique (les sentiments sont exacerbés, les personnages cèdent à leurs passions...), et aux scènes d'horreur où la transgression des tabous côtoie la violence (viols, meurtres, inceste, persécutions...).

En 1976, plus de 150 ans après la sortie du roman de Walpole, Anne Rice publie *Entretien avec un vampire*. Très vite, ce roman, qui connaît un très grand succès commercial, est qualifié de « gothique », comme le seront plusieurs autres récits publiés à sa suite et dans la même veine. Le « nouveau » courant gothique était né. Anne Rice, qui revendique la parenté de ses écrits avec ceux de Walpole, de Radcliffe¹ et d'autres, utilise plusieurs techniques narratives déjà employées par ces derniers. Ainsi Louis, le héros romantique, s'oppose à

Mary Shelley
Frankenstein, le monstre



Frankenstein, le monstre incarné au cinéma en 1931 par Boris Karloff. Photo > Science-Fiction, Forrest J. Ackerman, 1998.



Lestat, qui l'a transformé en vampire et sous l'emprise duquel il se trouve. Ce dernier, plus proche du ça, assume parfaitement sa nature vampirique, alors que Louis, le moi, rejette cette dernière au nom de la morale humaine toujours présente en lui². Ainsi, pendant une bonne partie du roman, il lutte contre ce qu'il croit être le Mal absolu, accompagné de Claudia, l'enfant-vampire, moins innocente qu'il n'y paraît. Plusieurs scènes, telles le meurtre violent du Père vampire tyrannique, l'assassinat de la fillette, avec laquelle le héros entretient des rapports ambigus, et la vengeance de ce dernier, permettent à l'auteure américaine de susciter l'effroi chez le lecteur, selon la recette employée par ses prédécesseurs, en alliant tabous et descriptions macabres : « [...] ces deux mêmes objets humides et racornis, choses autrefois vivantes, cadavres aujourd'hui d'une mère et d'une fille unies dans une même étreinte sur le sol de pierre. [...] les deux corps étaient ceux de Madeleine et de Claudia [...] Mais leurs cadavres étaient totalement brûlés [...] Et si la chose noircie, brûlée et desséchée qu'était devenue Madeleine portait encore la ressemblance de son visage, si la main qui étreignait l'enfant était restée entière et pareille à une main de momie, Claudia, l'enfant, l'ainée, ma Claudia, n'était plus que cendres³ ».

Qu'est-ce que le Mal ?

Rice se démarque pourtant de ses prédécesseurs sur un point crucial, qui lui vaudra d'être considérée comme innovatrice : dans ses *Chroniques des vampires*, l'auteure met en scène, comme personnages principaux, ceux qui, jusqu'ici, étaient considérés comme des créatures maléfiques, relayées au simple rang de faire-valoir de héros humains sans peur et sans reproche, bien décidés à évacuer de la planète toute menace à l'humanité ou du moins, toute atteinte à la morale traditionnelle⁴ : « Je saisissais clairement, à présent, ce qu'il était. Ni ange, ni démon, mais une sensibilité forgée dans une période d'obscurantisme où l'homme croyait encore être le centre de ce grand univers où nous errons, où toute question avait eu une réponse. Voilà tout ce qu'il était, un enfant des temps anciens où les sorcières avaient dansé au clair de lune et où les preux chevaliers s'étaient battus contre les dragons. Un pauvre enfant perdu, errant parmi les catacombes, sans rien comprendre à ce siècle⁵ ».

Le rapport du « monstre », ou de la victime, avec son Créateur est un thème récurrent de la littérature gothique. Il fonde, nous l'avons dit, toute l'intrigue de *Frankenstein* et apparaît également dans *Dracula*, où le « père des ténèbres » est haï, pourchassé et assassiné sans pitié.

Pour la première fois, les vampires de Rice, loin de tomber dans les clichés du genre, sont présentés comme étonnamment « humains », avec leurs états d'âme, leurs interrogations et leurs questionnements métaphysiques. Décrits comme ayant l'apparence d'humains exceptionnellement beaux, immortels et dotés de pouvoirs extraordinaires, ils font même rêver le lecteur qui se prend à vouloir leur ressembler. Pourtant, comme tout être humain, le vampire, considéré comme personnage romantique et érotique par excellence, traverse une crise existentielle. Tout comme son homologue humain, loin de comprendre le sens de sa présence sur Terre, il s'interroge sur son statut en tant qu'être vivant : est-il bon ? est-il mauvais ? a-t-il été créé par Dieu ? ce dernier existe-t-il ? Traversés des mêmes doutes que l'Homme, les héros de Rice tuent, avec ou sans remords, des êtres humains fascinés par eux. Pourtant, si boire le sang des humains leur est naturel et même indispensable, constitués en sociétés hiérarchisées, ils connaissent entre eux les mêmes règlements et tabous que ceux de leurs victimes : tu ne tueras point un autre vampire, tu n'offriras le « don ténébreux » ni à un enfant ni à ta propre mère...

Déjà, en 1817, Mary Shelley, dans *Frankenstein*, avait aussi montré un monstre étonnamment pitoyable, poignant et même attachant. Ne comprenant pas la répulsion que son créateur éprouvait à son égard, recherchant toujours son attention et basculant dans le Mal faute d'y arriver, la créature de Frankenstein, loin de susciter uniquement la terreur chez le lecteur, poussait déjà ce dernier à s'interroger sur le statut du Mal : « J'étais seul. Je me remémorai la supplication d'Adam à son Créateur. Mais où était le mien ? Il m'avait abandonné et, dans l'amertume de mon cœur, je le maudissais⁶ ».

Le rôle du Créateur

Le rapport du « monstre », ou de la victime, avec son Créateur est un thème récurrent de la littérature gothique. Il fonde, nous l'avons dit, toute l'intrigue de *Frankenstein* et apparaît également dans *Dracula*, où le « père des ténèbres » est haï, pourchassé et assassiné sans pitié. Mina Harker, principalement, éprouve de la répulsion et du dégoût envers cet être, qui la crée vampire, par une étreinte incestueuse. La même relation apparaît dans les romans de Rice où les vampires n'ont de cesse de trouver leur Créateur, en espérant de lui une réponse à leurs questions existentielles : « Maintenant, c'était elle qui les avait sur ses lèvres, ces affreuses questions, et qui voulait savoir [...] Ainsi, il m'a faite... pour que je sois ta compagne [...] Nous avons été ses marionnettes, tous les deux⁷ ». Le thème biblique de la compagne offerte à la créature pour tromper son ennui revient aussi dans plusieurs ouvrages. Par ce dernier, c'est toute la question de la responsabilité du Créateur qui est à nouveau posée.

De la même manière, dans *L'eau noire*, de Natasha Beaulieu, la Créatrice imagine des personnages qui pren-

ment vie et viennent s'ajouter à la société de Penlocke. « Une nuit, j'ai osé. Je suis sortie dans les rues grouillantes, mais aucune de mes créatures ne me porta une attention particulière. Jusqu'à ce qu'un jeune homme à l'allure pressée se dirige vers moi et m'adresse la parole en anglais : – Qui êtes-vous ? Je ne savais que répondre. Je n'avais même pas de nom. – Je suis celle qui t'a créé, ai-je simplement dit⁸ ». Par contre, si on retrouve ici aussi le thème du Créateur et de la recherche que sa créature entreprend pour le trouver, ainsi que ses interrogations métaphysiques, Beaulieu applique le questionnement à la Créatrice même : « Une nuit, je me suis éveillée dans une Cité aux magnifiques édifices, mais sans âme qui vive. J'ignorais qui j'étais et d'où je venais⁹ ». En effet, si La Prédatrice, qui, comme Chronos, se met par la suite à dévorer ses « créations » parties à sa recherche, est à la base de toute vie dans Penlocke, le récit de son arrivée dans la cité montre qu'elle n'a pas créé cette dernière. De même, sa rencontre avec une femme qu'elle ne reconnaît pas comme étant « sa créature » et qui se présente comme « l'unique survivante de la race qui peuplait » autrefois le pays, ainsi que le fait que celle-ci cherche aussi les réponses aux questions qu'elle se pose introduit en quelque sorte une mise en abyme de la création dans le récit. Qui a créé le Créateur ? Qu'y avait-il avant son arrivée ?

La mort comme esthétique

Au XVIII^e siècle, la fascination pour la mort mène à une recherche esthétique la prenant comme sujet principal. Par exemple, en parallèle au roman gothique apparaît, vers les années 1740-1750, un courant poétique appelé le « Graveyard School of Poetry » ; des élégies funèbres sont composées pour elles-mêmes, et les ruines ainsi que les cimetières et la mélancolie qu'ils inspirent deviennent à la mode. Ces thèmes seront également repris dans les romans gothiques.

Plus proche de ce courant que de la recherche de la terreur pure, Beaulieu, dans sa trilogie¹⁰, mélange la multiplicité des voix à la mise en scène de personnages gothiques. Aux individus sombres comme Alex, l'adolescent gothique qui collectionne tout ce qui touche au morbide, s'ajoutent des personnages étranges comme Mercury, la créature chauve aux yeux argentés, David Fox, l'immortel, ou Stick, le travesti aux grands pouvoirs et au rire inquiétant. Beaulieu se rapproche de Rice et de Poppy Z. Brite par l'exacerbation sensuelle de chacun de ces personnages. Chez elle, le morbide côtoie la fascination érotique, dans une fusion d'Eros et Thanatos jusqu'ici principalement réservée aux personnages des vampires. Et Randy meurt pour avoir « croisé le regard de sa créatrice », qui est aussi la mère de son amant ; Mercury Chesterfield risque sa vie chaque fois qu'elle est attirée par un homme ; et Alexandre Trottier se suicide, faute d'avoir trouvé la « princesse gothique » de ses rêves.

Comme Rice et Brite, l'auteure québécoise joue également sur les attirances homosexuelles entre ses personnages, rejoignant en cela *Carmilla* de Le Fanu ou *L'histoire vraie d'un vampire* du comte Éric von Stenbock. C'est une autre manière de repousser les tabous et de se questionner sur la place de l'Autre, dans une société où une médiatisation à outrance du sexe ne peut empêcher le rejet de ce qui est considéré comme « anormal », « pervers » ou « monstrueux ».

Le gothique touche plusieurs domaines : de la littérature à la bande dessinée¹¹, en passant par la musique, la mode, la presse spécialisée et Internet. Recherchant moins l'effet de terreur qu'une certaine ambiance, les auteurs de notre époque ont renoncé à la dichotomisation qui caractérisait leurs prédécesseurs pour laisser planer l'incertitude quant au Mal, au Bien, ou au jugement qui devrait être porté sur ce qui est monstrueux. L'introspection des personnages, déjà présente aux XVIII^e et XIX^e siècles, permet ce questionnement. Sans doute le Mal sera-t-il, pour toute créature douée de raison, et pour longtemps encore « quelque chose de toujours possible. Et le Bien quelque chose d'éternellement difficile¹² ».

* Dotorante en études littéraires, Université Laval (Québec)

Notes

- 1 Plusieurs allusions au *Château d'Otrante*, à certains romans d'Ann Radcliffe dont *Les mystères du château d'Udolpho*, et à *Dracula* de Bram Stoker peuvent être trouvées dans les récits d'Anne Rice. À ce sujet, voir *Hoppenstand*, Romain Gary and Ray B. Brown, *The Gothic World of Anne Rice*. Bowling Green, OH, Bowling Green University Popular Press, 1996.
- 2 Cette lutte du ça et du moi apparaît principalement dans le premier tome de la saga, *Entretien avec un vampire*. Les autres tomes présentent plutôt des vampires ayant parfaitement accepté leur nature.
- 3 Anne Rice, *Entretien avec un vampire*, Albin Michel, « Fleuve noir », Paris, 1978, p. 399.
- 4 On songe à la réplique de Mina Harker, dans *Dracula* : « Je sais que vous devez lutter, que vous devez tuer [...]. Mais ce n'est pas une œuvre de haine. Le pauvre être qui a causé toute cette souffrance est le plus malheureux de tous. Songez quelle sera sa joie à lui aussi quand, son double malfaisant étant détruit, la meilleure part de lui-même survivra, son âme immortelle. Vous devez avoir pitié de lui aussi, sans que cela empêche vos mains de le faire disparaître de ce monde ». (Bram Stoker, *Dracula*).
- 5 Anne Rice, *Lestat le vampire*, Albin Michel, « Fleuve noir », Paris, 1988, p. 255.
- 6 Mary Shelley, *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*, International Collectors Library, Garden City, New York, 1960, p. 559.
- 7 Rice, 1978, p. 164.
- 8 Natasha Beaulieu, *L'eau noire*, Alire, Lévis, 2003, p. 199.
- 9 *Ibid.*, p. 197.
- 10 *L'ange écarlate*, Alire, Beauport, 2000, *L'eau noire*, Alire, Lévis, 2003 et *L'ombre pourpre*, Alire, Lévis (à paraître).
- 11 Citons à titre d'exemple la bande dessinée québécoise *La saga gothique de la rose noire*, de Nicolas Michaud (Micho) et Claude Gagné, coll. « Indépendant », Lac Humqui, 2003.
- 12 Rice, 1978.

